

Jean Hugo
MARTIGUES, 1948



Le Musée-Bibliothèque Pierre-André Benoit d'Alès conserve depuis 2003 une huile sur toile de Jean Hugo de 30 x 40 cm de 1948 (Inv. 2003.11) achetée à sa veuve avec l'aide du FRAM Languedoc-Roussillon et de l'Association des Amis du Musée-Bibliothèque PAB, figurant, comme son titre l'indique assez clairement, une vue du village de pêcheurs que Martigues était encore à l'époque, avant la prolifération de l'industrie que l'artiste allait dénoncer :

... la vermine automobile a détruit la ville ; je me suis souvenu du « temps béni » de l'Occupation, je prenais le train le matin, les goélands s'envolaient des étangs, je descendais la Canebière, je m'asseyais au Cintra, devant le Vieux-Port... j'allais acheter mes couleurs au marché des Capucins et je reprenais le train pour rentrer dîner à Fourques.

Jean Hugo, *Carnets*. P 531. 13.02.1984, quelques mois avant sa mort en juin 1984.

Nous envisagerons successivement trois aspects de l'œuvre :

- Jean Hugo et la mer : Carnon, Martigues, Estartit...
- Un angle original
- Le peintre et son sujet.

Carnon, Martigues, Estartit...

Pas de mention d'un passage ou d'un séjour à Martigues en 1948 dans les pages publiées des carnets de Jean Hugo, pas d'ami ou de connaissance attestée sur place mais il faisait souvent le trajet de Marseille dans les années 1940 pour s'approvisionner en matériel de peinture et saluer au passage son amie la comtesse Lily Pastré (1891-1974), connue universellement pour son soutien aux artistes et ses interventions en leur faveur pendant l'occupation, sauveuse parmi d'autres de Lily Laskine, Youra Guller et Clara Haskil. Du reste, Martigues n'est pas le seul site des Bouches-du-Rhône qui ait inspiré Jean Hugo dans ces années-là. Citons dans les lavis sur papier du fonds du Musée Fabre de Montpellier un *Paysage méditerranéen* et une *Ancienne briqueterie Montes aux Goudes* figurant cette plage à l'est de Marseille où ses amis Christian Bérard et Boris Kochno ont séjourné quelquefois pendant et juste après la guerre. Citons encore une vue des Baux-de-Provence ou des *Ruines de Marseille*, une huile sur toile de 63.5 x 78.7 cm de 1947 acquise l'année suivante par la Fondation Barnes de Philadelphie (inventaire BF2090).

L'après-guerre est une période active de la vie et l'œuvre de Jean Hugo. Pour la vie : second mariage avec une jeune Anglaise hébergée à Fourques en 1946 et naissance des premiers enfants. Pour l'œuvre : plusieurs dizaines de toiles et des centaines de gouaches chaque année, retour au théâtre et à l'illustration de livres précieux. L'année 1948 est marquée à elle seule, outre des voyages dans les Pyrénées-Orientales et dans l'Aude, à Bordeaux, en Provence et sur la Côte d'Azur, par la création de cent-treize gouaches pour l'édition de luxe chez Gallimard du *Cornet à dés* de Max Jacob et une exposition au Musée Fabre à Montpellier, en peinture par un *Mas Cacharel* et un *Bretonnes dans un pré*, succédant aux *Ruines de Marseille*, au *Paysage anglais*, au *Portrait de Lauretta*, aux *Maison de Mme Persillard* et *Rue Max Jacob à Saint-Benoit-sur-Loire* de l'année précédente.

Pourquoi cet arrêt à Martigues ? Mais pour la beauté du site, prisé des artistes et des poètes. Les peintres locaux et régionaux s'y sont attaqués dès le 19^{ème} : Félix Ziem 1821-1911) a peint un *Pêcheurs devant Martigues*, Jean-Baptiste Olive (1848-1936) et Alfred Casile (1849-1909) des *Vue de Martigues*, Raymond Allègre (1857-1933) un *Martigues*, Joseph Garibaldi (1863-1941) et Louis Mathieu Verdilhan 1875-1928) des *Barques à Martigues*. Et les nationaux ont suivi leur exemple à partir des premières années du 20^{ème} siècle : Francis Picabia (1879-1953) en 1902, Raoul Dufy (1877-1953) en 1907, André Derain (1880-1954) en 1913. Et aussi par un penchant naturel de Jean Hugo pour les marines, sujet classique de la peinture française du 20^{ème} siècle, hérité d'une tradition remontant du 16^{ème}. Outre les plages et les criques du Pays basque et de la Catalogne depuis 1928, de la Bretagne depuis 1931, il a souvent planté son chevalet devant les bords de mer des environs de sa Camargue, sur les plages et les ports de Palavas et de Carnon, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, dans la baie de Toulon.... pour assouvir un engouement de toujours pour la mer et ses rivages, pour les sujets portant à l'évasion, pour le contraste métaphorique entre les bouleversements dans le quotidien et une recherche d'apaisement, de certitudes qui traverse sa vie et son œuvre. Citons parmi de très nombreuses œuvres : pour la Catalogne un *Port* et une *Plage d'Estartit* de 1953 (huile sur toile 46.5 x 65.5 cm, Musée Paul Valéry de Sète Inv 64.16.1), pour la Bretagne une *Baie des trépassés* de 1931 (tempera sur carton 24 x 33 cm, musée Fabre de Montpellier Inv 98.3.2) ou un *Bateau en construction (Tréboul)* de 1932 (huile sur toile 24.1 x 33.3 cm, Fondation Barnes de Philadelphie Inv BF1139).

Un angle original

Pas d'indication dans les mémoires de l'artiste ni sur le choix du sujet ni sur les circonstances de sa représentation mais le clocher sur la droite et la tour sur la colline en haut à gauche désignent incontestablement une vue du quartier de Ferrières depuis le quai Kléber, c'est-à-dire du sud-est vers le nord-ouest. Le clocher est celui de l'église Saint-Louis d'Anjou de ce quartier, entre le quai des Girondins et le boulevard du 14 juillet ; les maisons sont celles du quai Maurice Tessé, prolongement du quai des Girondins au niveau des deux petits ponts actuels ; l'étendue d'eau à l'avant-plan est celle du canal le plus septentrional ; la construction sur la colline, colonisée aujourd'hui par des constructions qui lui enlèvent son caractère bucolique, correspond aux vestiges d'un moulin, méconnaissable en l'absence de ses ailes et disparu entretemps.

S'écartant résolument d'une tradition qui privilégie les vues intérieures de l'Île qui héberge le village de Martigues (le Miroir aux oiseaux, l'église de Madeleine, le quai du Brescon, etc.), voire de Jonquières (l'église Saint-Genest, le canal du Roy, etc.), Jean Hugo choisit de représenter le quartier peu prisé de Ferrières et de donner de l'église Saint-Louis d'Anjou une vue insolite, sous un angle différent de celui des représentations habituelles à partir de la rue du Grand Four. Son traitement du sujet reflète également l'originalité de son œuvre, du moins dans la période postérieure aux deux événements de sa vie qui réorientent son inspiration au tournant des années 1920 et 1930 : son installation au mas de Fourques à Lunel en 1929 et son baptême en 1931. Harmonie des teintes, équilibre des masses et des contours, composition en plans étagés à la Poussin, fidélité au sujet, simplicité et dépouillement, rendu apaisé... : le tableau porte les marques caractéristiques des différents volets de l'œuvre de cette période : toiles, gouaches, vitraux, illustration, dessins, estampes... Marques bien différentes de celles de ses contemporains, en général et sur ce sujet :



André Derain, *Port de Provence - Martigues*, 1913

Raoul Dufy, *Barques à Martigues*, 1907

Joseph Garibaldi, *Barques à Martigues*, vers 1920



Francis Picabia, *Les Martigues*, 1902

Louis-Mathieu Verdilhan, *Barques à Martigues*, vers 1920

Jean Hugo, *Martigues*, 1948.

Le peintre et son sujet

Enfin, la confrontation du tableau et de photographies d'époque révèle, derrière l'interprétation artistique, un esprit de réalisme et de respect du sujet qui est une constante de l'œuvre de cette période. Respect des grandes masses, de la perspective, du positionnement des constructions les unes par rapport aux autres, de la situation de l'ensemble dans son cadre... mais aussi de chaque élément du village et de son décor : le clocher émerge à la bonne hauteur des toitures qui l'enserrent, l'habitation juste devant est figuré avec ses ouvertures réelles sur chacun de ses trois niveaux et son toit au pan coupé, comme les tous ceux qui l'entourent à droite comme à gauche, les vestiges du moulin sont à leur place et dans leurs dimensions sur le sommet de la colline... Et l'artiste réussit, sans s'écarter de la réalité de son sujet, à nous en donner une vision personnelle, éclairée par le regard de poète qu'il jette sur le monde. Très simplement : en choisissant son angle de vue et l'échelle de sa composition, en jouant sur les teintes des façades et des volets, en posant quatre barques et leurs pêcheurs à l'avant-plan, en plantant quelques arbres à l'arrière des maisons et sur les pentes de la colline et une charrette bleue sur le quai...



« Martigues Venise provençale - Quartier Ferrières » vue photographique des années 1900. (Carte postale issue des Archives Communales de Martigues. Inv 4Fi25-335)
Jean Hugo, *Martigues*, 1948.

Propriété du Musée-Bibliothèque PAB, la toile est accrochée en alternance avec d'autres dans les intermèdes ou à l'occasion des expositions temporaires (l'exposition *Jean Hugo, enlumineur du quotidien* de l'été 2014 par exemple) et prêtée quelquefois.